

VIOLENCES DE LA MALADIE,  
VIOLENCE DE LA VIE



Claire Marin

Violences de la maladie,  
violence de la vie

2<sup>e</sup> édition

Préface de Frédéric Worms



**ARMAND COLIN**

## Collection Le Temps des idées

Yves Citton, *Gestes d'humanités*, 2012.

Abdenour Bidar, *Histoire de l'humanisme en Occident*, 2014.

Claire Marin, *L'homme sans fièvre*, 2013.

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du

droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Armand Colin, 2008, 2015

Armand Colin est une marque de

Dunod Éditeur, 5 rue Laromiguière, 75005 Paris

ISBN : 978-2-200-60286-4

Internet : [www.armand-colin.com](http://www.armand-colin.com)

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Sommaire

<b>Préface</b> .....	9
<b>Avant-propos</b> .....	15
<b>Introduction</b> .....	19
« Tomber malade » .....	19
Le concept de maladie .....	20
« Ce qui ne me tue pas » .....	22
Vivre en immortel .....	23

## *Première partie*

### **La maladie, expérience philosophique**

<b>1. L'impossible consolation philosophique</b> .....	31
Maladies du corps, maladie de l'âme .....	31
La maladie comme moment dialectique .....	35
Maladies et fantasmes .....	37
Réflexions sur la norme et l'écart .....	38
<b>2. Géométrie de la souffrance</b> .....	43
Maladie et déconstruction .....	43
Géographie inédite du corps .....	44
La conscience douloureuse .....	48
<i>Le sujet perdu dans son corps</i> .....	49
<i>La vie suspendue</i> .....	52
<i>Échouer son corps</i> .....	55
La modification de la perception du monde extérieur .....	56
<i>Douleur et désir</i> .....	57
<i>La maladie mystique</i> .....	58
L'intime déperdition de soi .....	60

<i>La « conscience de soi ravagée »</i> .....	62
<i>Dépossession métaphysique</i> .....	64
<i>La prison de l'instant</i> .....	65
<b>3. La violence intime</b> .....	69
Fragments de matière .....	69
Ouvert / fermé .....	72
L'animal malade .....	75
<b>4. L'identité en question</b> .....	77
Exister jusque-là : l'expérience de la limite .....	77
Être malade ou avoir une maladie .....	80
La maladie, « mauvaise habitude » .....	84

## *Deuxième partie*

### **La place du malade et les lieux de la maladie**

<b>5. Petite anthropologie de la souffrance</b> .....	93
La maladie comme problème.....	93
<i>Sortir du cercle des devoirs :</i>	
<i>l'individu malade et la société</i> .....	93
<i>La maladie comme luxe</i> .....	94
<i>L'activité inutile</i> .....	95
La maladie comme inquiétude .....	96
<i>L'angoisse</i> .....	96
<i>La rupture dans la confiance en la vie</i> .....	98
Les réponses thérapeutiques .....	98
<i>Le désenchantement philosophique</i> .....	99
<i>Réussite (technique) et faillite (humaine) de la médecine</i> .....	100
L'exigence du bien-vivre et ses dérives contemporaines .....	102
<i>Individualité et exclusion du malade</i> .....	102
<i>La santé comme norme</i> .....	104
<b>6. Sens et non-sens de la maladie</b> .....	107
Le désordre de la maladie .....	107
<i>La fonction symbolique du soin</i> .....	107
<i>Magie et médecine</i> .....	108
<i>L'exemple du chamanisme</i> .....	109
<i>Rétablir l'équilibre</i> .....	110
<i>L'angoisse de l'indétermination</i> .....	111
Les « oublis » de la médecine occidentale .....	113
<i>L'enchevêtrement des illusions</i> .....	113

<i>L'idéalisation du pouvoir de la médecine</i> .....	114
<i>L'utopie médicale</i> .....	114
<i>Le corps anatomique et la machine</i> .....	116
Le « transfert » patient-médecin .....	119
<i>Croire en la médecine. Le transfert de confiance</i> .....	119
<i>Responsabilité du médecin</i> .....	120
<i>La prise en charge du malade</i> .....	121
<i>Les limites du transfert</i> .....	124
Écrire son histoire de malade .....	126
<i>Le symbolisme personnel :</i>	
<i>une manière de se réapproprier la maladie</i> .....	126
<i>Vers un humanisme du soin</i> .....	128

### **Troisième partie**

#### **La violence du vivant**

<b>7. La vision idéalisée du vivant</b> .....	135
La confiance dans la vie .....	135
<i>L'aveuglement nécessaire ou le « non-savoir propulsif »</i> .....	136
<i>L'obstacle épistémologique</i> .....	137
Les illusions scientifiques et philosophiques .....	138
<i>L'optimisme latent des approches ontologiques de la maladie</i> .....	138
<i>La vie comme puissance edificatrice</i> .....	139
<i>La maladie comme diminution de mon capital santé</i> .....	140
<i>Incompatibilité des schémas de représentation</i> .....	141
Le refus du tragique .....	143
<i>De l'ataraxie à la société de l'indolence</i> .....	143
<i>Le divertissement contemporain</i> .....	146
<b>8. La réalité de la destruction</b> .....	149
« Toute vie est bien entendu un processus de démolition » .....	149
« <i>La démolition</i> » : les lectures philosophiques .....	150
<i>L'effondrement des corps :</i>	
<i>la visibilité de la dégradation dans le domaine esthétique</i> .....	151
L'autodestruction au cœur du vivant .....	153
<i>Les révélations de la biologie contemporaine</i> .....	153
<i>L'auto-immunité</i> .....	154
<i>L'auto-immunité dans l'œuvre de Derrida</i> .....	155
<b>9. L'enjeu éthique</b> .....	159
La philosophie du risque .....	159
<i>La tentation de la vie intense</i> .....	160

<i>Fêlure et ligne de fuite</i> .....	161
<i>Le point de rupture de la vie</i> .....	162
Se connaître par cœur .....	163
L'éthique nouvelle .....	165
<b>Conclusion</b> .....	167
L'homme, animal malade .....	167
Soi-même autrement .....	168
L'épreuve de la violence .....	169
La maladie, expérience de l' <i>hubris</i> .....	170
<b>Notes</b> .....	173
<b>Bibliographie</b> .....	193
<b>Index</b> .....	199



# Préface

La question la plus profonde posée par le livre de Claire Marin nous semble aller au-delà encore de la thèse pourtant radicale qu'elle y défend – dès son titre même.

Nous parlons en effet aisément de la violence « de la maladie », et nous retrouvons par là le sens le plus ancien de la « violence » elle-même. Est « violent », selon Aristote, le mouvement ou l'acte qui s'oppose à celui que recherche notre nature ou, d'une manière générale, la nature de l'être qui subit cet acte ou ce mouvement. Ainsi, si le mouvement « naturel » de la pierre était (comme Aristote le pensait) de tomber, la lancer en l'air serait lui imposer une violence (d'ailleurs temporaire, puisqu'elle va retomber). Parler de la violence de la maladie semble alors (si l'on ose dire) tout naturel. C'est rappeler qu'elle vient s'opposer au mouvement naturel de notre corps vers la santé et vers la vie et parfois même l'interrompre. Et c'est bien cette image de la maladie que nous nous faisons encore le plus souvent : une crise, aussi aiguë soit-elle, qui interrompt la vie et après laquelle celle-ci, comme on dit, reprend. Le titre du livre de Claire Marin marque donc déjà à lui seul la radicalité de la thèse qu'elle va y défendre. Il s'agit d'étendre la violence de la maladie à la vie *elle-même*, et d'abord pour défaire cette idée ou cette image d'une vie qui ne serait pas affectée en profondeur par la maladie, qui serait toujours capable de s'en remettre ou même qui en tirerait plus de force encore. En soutenant dans la troisième partie du livre que c'est la vie elle-même qui est intrinsèquement violente et destructrice, Claire Marin soutient donc bien une thèse absolument radicale. Son but en cela est d'abord critique, et pas moins fondamental pour autant, tant les conséquences sont nombreuses et graves. Il s'agit de contester les doctrines philosophiques, mais aussi les pratiques et les idéologies sociales ou politiques qui reposent sur le déni de cette violence radicale de la maladie et de la vie. Et il s'agit aussi, face à ce déni (qui est lui-même une violence), de construire une pensée qui tienne compte de cette violence jusque dans les pratiques des hommes (le soin médical en premier lieu, mais aussi la philosophie, qui a des effets). Ce double geste radical est au cœur de ce livre, et au plus haut point. Il se déploiera encore dans celui qui le prolonge donc

à bien des égards dans la même collection : *L'homme sans fièvre*. Ce beau titre y prendra deux significations, entre lesquelles Claire Marin a tranché. « L'homme sans fièvre » c'est ou bien l'homme s'imaginant sans maladie et vivant une vie délivrée de la violence vitale ; ou bien au contraire un homme et une vie où la maladie et la mortalité ne sont plus aiguës et fiévreuses, mais cette fois parce qu'elles sont devenues ou redevenues présentes, chroniques, silencieuses, appelant ou exigeant non pas la politique violente de trans- ou du surhumanisme supposés, mais l'éthique profonde d'un soin et d'un humanisme que nous dirons critiques, où la violence de la vie soit reconnue. Claire Marin a tranché donc. Critique mais aussi réponse lucide, radicale, aux conséquences immenses.

Mais c'est alors que revient la question, question qui nous brûlait les lèvres depuis la publication de *Violences de la maladie, violence de la vie*, et qui explique non seulement la radicalité mais la profondeur, la richesse, la précision, et la beauté de ce livre, comme de toute cette œuvre et cette pensée.

Cette question est simple.

Si l'on doit parler non seulement d'une violence de la maladie *face à la vie*, mais d'une violence de la vie *elle-même*, alors à quoi ou à qui s'oppose-t-elle ? Qui frappe-t-elle ? Insistons. Admettons qu'il y ait une violence (et pas seulement une souffrance) de la vie, comme nous le ressentons en effet intimement et comme Claire Marin nous force à le voir et à le dire, pour la première fois, peut-être (et pas seulement contre la violence de certains hommes dans leurs discours et leurs pratiques). Au sens le plus fort. Une violence *de la vie*, donc. Mais alors, puisqu'il n'y a de « violence » que *contre* quelque chose ou quelqu'un, *s'opposant* à quelque chose ou à quelqu'un, violence faite *à quoi*, ou *à qui* ?

Deux réponses viennent aussitôt, mais elles sont exclues par la position radicale de Claire Marin elle-même.

La première réponse serait d'inscrire une sorte de dualité dans la vie, en général. Mais oui, la vie se ferait en quelque sorte violence *à elle-même*. Il y aurait une dualité de la vie, et comme Freud parle de pulsions de vie et de pulsions de mort, on pourrait penser que la force destructrice de la vie, qui l'entraîne de l'intérieur (et non pas seulement de l'extérieur) vers la mort, s'opposerait à sa force créatrice, qui l'entraînerait dans l'autre sens. Mais cela semble s'opposer à la radicalité de la thèse soutenue ici (à partir de l'expérience de la maladie) où le corps, la vie elle-même, deviennent radicalement destructeurs et où l'idée d'une force opposée, capable de s'opposer en nous et même

de surmonter cet obstacle, n'est qu'une violence de plus. Et une autre objection semble s'y opposer, et ce serait la personnification de « la vie ». Comment celle-ci s'infligerait-elle et surtout ressentirait-elle une « violence » ?

Une autre réponse vient alors, que nous dirons *moderne* (et qui est en effet à la source de ces idéologies que critique Claire Marin). C'est que la vie ferait violence à « l'homme » à la « conscience », ou à la « liberté » de l'homme. Tel est bien le sens moderne (et profond) de la violence : elle ne désigne plus ce qui s'oppose à une nature (comme chez Aristote) mais ce qui contraint une liberté (une intention, un sens). Dès lors, la maladie viendrait contredire la liberté humaine, et c'est pourquoi nous lui attribuons (et à la vie) une « intention » et une « violence », c'est pourquoi aussi nous cherchons à y échapper, à vivre « sans fièvre ». Mais cela aussi, Claire Marin nous l'a interdit. C'est justement l'une des sources du déni de la maladie et de la mort, qui ne font qu'aggraver le malheur et le mal. La maladie fait une violence non pas à la réalité mais à *l'illusion* d'une liberté ou d'une subjectivité *pures*. Elle nous rappelle que nous sommes vivants, mortels. Mais alors si ce n'est pas à « la vie », ni à un « sujet » (ou une conscience) purs, à quoi, à qui, la vie fait-elle alors violence ? Ce terme de « violence » était-il purement métaphorique ou critique ? Ou alors conduit-il à une position radicalement pessimiste et sans issue, une violence qui ne s'oppose à rien et à qui rien ne s'oppose, sans recours ?

Or, ce n'est pas le cas.

Claire Marin répond à la question qu'elle nous amène à poser.

Mais discrètement, presque secrètement, quoique cela anime, irradie, éclate dans tout le livre et dans tous ses autres livres. Et c'est pourquoi nous oserons ici une formulation de cette réponse qui reprendra d'ailleurs quelque chose des deux précédentes, que nous venons (avec elle, nous semble-t-il) de refuser.

Ce à quoi la maladie et la vie font violence (dans cette pensée, dans cette œuvre) c'est en effet à *quelqu'un*, à un « soi », à *une subjectivité*, mais à une subjectivité qui est *réellement vivante ou vitale*, qui dans tous ses aspects subjectifs (pensée, désirs, image de soi, identité, etc) peut-être affectée par la vie, même si en retour le soin que l'on peut et que l'on doit en prendre peut (sans illusion) avoir des effets réellement vitaux. Ainsi, la vie ne s'oppose pas à « elle-même » en général puisqu'elle s'oppose à *notre* vie, notre existence, le sens que nous lui donnons ; mais elle ne s'oppose pas non plus à une conscience, un esprit ou une liberté « purs », puisque tout cela dépend *réellement* de la vie, peut être détruit (et donc a sans doute été aussi construit) par elle,

avec des degrés qui chez l'homme passent par les relations, la culture, l'histoire, et tous leurs dangers vitaux (ou mortels) supplémentaires.

Ce que Claire Marin nous apprend en réalité, parce que la maladie le lui révèle, c'est ce que nous sommes : des subjectivités réellement vivantes, c'est-à-dire dont les traits les plus immédiats, la conscience de soi, le rapport aux autres et au monde, l'image de soi dans ce rapport aux autres et au monde, tout cela n'est pas un luxe irréel et intérieur, est vraiment là, réel et dehors, vivant et vital; mais du coup aussi (et pour la même raison) peut être détruit et brisé, tout autant que « le corps » et avec lui. Il ne s'agit donc pas de revenir sur la violence ou plutôt « les » violences (on comprend maintenant le pluriel) de la maladie et la violence ultime de la vie. Au contraire, avec une lucidité qui fait qu'elle rejoint les plus grands, de Montaigne (et Epicure auparavant) à Simone Weil, Claire Marin en dresse l'inventaire limpide et douloureux. Tout peut être ébranlé dans et par la maladie, comme le montre cette fois cet autre prolongement qu'est *La maladie, catastrophe intime*, comme le montrait déjà, bien sûr, à la première personne du récit, l'admirable *Hors de moi*. Il n'y a donc pas à croire qu'on a retrouvé ici une puissance pure, de la vie en général. Et pourtant, puisqu'on ne peut parler de violence en général et qu'on comprend maintenant à quoi ou à qui la violence de la maladie et de la vie est faite, on a aussi avec cette réponse toutes les autres réponses. Et notamment à ceci : qu'est-ce qui peut *répondre* à cette violence? Et même, qu'est-ce qui l'avait précédée, qu'elle est venue ébranler, mais aussi réveiller? Et toutes ces réponses, non pas bien sûr au-delà de ce livre, mais en lui.

Qu'est-ce qui peut répondre? Mais lisez donc ce livre (jusque dans le détail de telle ou telle allusion à l'expérience du soin de soi ou de son corps, ou de l'hôpital) Vous verrez que c'est un soin, qui tiendra compte de la subjectivité vivante, dans sa polarité radicale : elle est ébranlée, il faut la prendre en compte en entier, ne pas lui imposer la violence de dénier ce qu'elle subit comme violence, viser à apaiser ce « supplément » qui n'en est pas un, car la violence est d'abord et toujours subjective et toute maladie chez Claire Marin, comme chez Canguilhem, est subjective; mais il faut aussi prendre en compte ses capacités, à donner sens, à raconter, à recréer, à resurgir. Et ici on retrouve après le tour de vis qui leur a été infligé (par la maladie d'abord), les philosophies de la vie obscure, mais créatrice, que Claire Marin a si profondément étudiées dans sa thèse de doctorat qui allait de Ravaisson (et son traité *De l'habitude*) à Ricœur (dont elle est l'une des plus profondes lectrices). Il y a bien cette ressource de la vie indivi-

duante, signifiante, souriante. Mais elle est désormais réellement vitale et donc aussi mortelle, fragile, plus qu'abstraitement vulnérable, vouée à être réellement blessée. La maladie ne lui laissera parfois presque plus un pouce d'expression, même si le soin peut et doit reconnaître et rechercher ces points, qui y résistent. On ne peut qu'appeler de ses vœux la reprise de ce soi vivant et existant, souffrant et pensant, vital et humain, dont Claire Marin reprend et renouvelle si radicalement la pensée.

Mais on ira encore un pas plus loin, ou plutôt en arrière. Car ce « soi » qui retrouve ses capacités dans leur ébranlement même, c'est bien aussi que la vie ne vient pas seulement le détruire, mais avait en quelque sorte permis de le construire. « La vie » ? Nous ne retomberons pas dans le vitalisme substantialiste, grossier, massif, que Claire Marin nous aide si fortement (métaphysiquement, mais aussi moralement et politiquement) à destituer ! La vie, fiction si on la prend en bloc et comme une force ou une substance. Mais s'il s'agit de penser la polarité de la création et de la destruction, qui chez certains vivants se transfigure encore dans leurs relations et leurs individuations, donnant lieu aux vies individuelles et aux relations vitales (avec leurs pertes et aussi leurs crimes, leurs « violences » alors oui, en effet), s'il s'agit de penser des vivants toujours singuliers pris dans ces polarités qui donnent sens à leurs vies et entre leurs vies, alors oui nous n'hésiterions pas à le dire. Car c'est bien aussi ce que la maladie vient révéler après coup : le tissu de soin créateur et individuant, qui avait constitué ce « soi » c'est-à-dire aussi cette conscience de soi, cette image de soi, ce rapport aux autres et au monde, qu'elle vient défaire, mais qui avait été donc fait au préalable, et non pas par « la vie » en général, mais par les relations entre les vivants, auxquelles participent pour nous toutes les relations vitales que sont les relations parentales, amicales, amoureuses, éthiques, politiques, mais aussi, comme Claire Marin le montre avec évidence, et au plus haut point, et sans se couper des autres, et avec des risques comme toutes les autres, philosophiques.

*Frédéric Worms*



# Avant-propos

*« Tu ne meurs pas de ce que tu es malade,  
tu meurs de ce que tu es vivant. »*

Montaigne.

L'expérience de la maladie est l'objet de lectures croisées qui concourent à en proposer une approche segmentée. La médecine l'envisage essentiellement comme pathologie, elle l'aborde à travers les manifestations symptomatiques, elle s'attache à la mécanique corporelle. Le malade, significativement renommé « patient », celui qui souffre, subit et patiente tant bien que mal, passe au second plan. On traque les anomalies de la structure ou le dysfonctionnement des organes, on s'intéresse à la réalité biologique de la maladie à laquelle le patient semble prêter son corps. On oublie qu'il lui prête également sa vie. Il lui sacrifie son existence sociale, il dévoue au mal l'énergie de ses actions et de ses pensées.

Le médecin néglige trop souvent le fait que la maladie déborde la pathologie, qu'elle empiète sur les domaines du social, de l'intime, qu'elle déstabilise l'équilibre psychique. Le sociologue omet pour sa part que le malade ne s'inscrit pas seulement dans un réseau social, mais qu'il vit également un divorce intérieur avec son corps qui le trahit. L'anthropologue relit la maladie selon des schémas collectifs, des grilles herméneutiques et passe à côté de l'effort de signification singulier qui s'y déploie, comme discours de la survie : le malade intègre sa douleur dans un récit ne valant que pour lui et conférant un semblant de sens à une souffrance absurde. Le philosophe voit dans la maladie un signe et minimise sa valeur d'essai ontologique, au sein duquel le sujet découvre, dans la vulnérabilité, qui il est.

Tous oublient que la maladie est une expérience totale qui bouleverse tous les liens, tous les marqueurs de l'identité d'un sujet, qui contamine tous les aspects de son existence, une puissance modificatrice à laquelle rien ne résiste. Il est temps que ces discours se rejoignent et dialoguent pour qu'une compréhension globale du malade, et ultimement un soin de toutes ses souffrances, physiques ou morales, soient